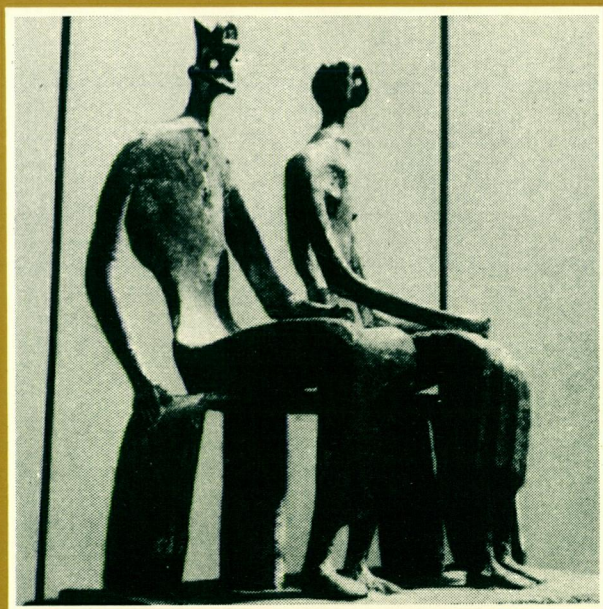


Paul Mathis

Face à l'ordre des lois

L'énigme du désir



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Face à l'ordre des lois

DU MÊME AUTEUR

Obnubilations, comas et stupeur, avec H. Fischgold, Masson, 1959.

« Entendre la mort »,
in *Des psychanalystes vous parlent de la mort*,
Tchou, 1979.

I Percorsi del Suicido, Sugarco, 1979.

Le Corps et l'Écrit, Aubier-Montaigne, 1981.

Paul Mathis

Face à l'ordre des lois

L'énigme du désir

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1989
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23544-0
B. 23544-6

*Pour Carmen,
Aux enfants.*

Les cadavres pourrissant dans les prairies avaient répandu des épidémies et provoqué la grande mortalité des troupeaux. Il n'est personne à qui le déclin de l'ordre ne soit funeste.

ERNST JÜNGER *

Et ce qui nous récompensait de nos peines au centuple, c'était la claire conscience que mesure et loi ont à jamais leur séjour dans le hasard et les désordres de cette terre.

ERNST JÜNGER **

* *Sur les falaises de marbre*, Gallimard, 1967, p. 104.

** *Ibid.*, p. 35.

1.

Le discours de la nuit

*I thought love liv'd in the hot sun shine,
But O, he lives in the Moony light!
I thought to find love in the heat of day,
But sweet love is the Comforter of Night.*

WILLIAM BLAKE, *Œuvres II.*

Le corps, dans le sommeil, tend à se dégager des prothèses. Offert à l'horizontale et convié à la nudité, solitaire ou accompagné, livré à ses fantasmes, incertain du réel, incertain de son désir, il dort bien ou mal, selon l'accord ou le désaccord de son narcissisme avec le narcissisme de l'autre.

Raison et déraison? Folie et mort? Amour et vie?

Somptuosité ou désastre du discours de la nuit; amour heureux des corps ou massacre éhonté; folie de l'imaginaire contestant le réel du corps. Que fait le corps dans la nuit, à travers le spectacle du rêve? Comment l'imaginaire prévalent fait-il fi du réel, en exposant falsification et confusions? Ou parfois vérité?

On rêve que l'on tue ou que l'on se tue; que l'on emprunte le corps et les vêtements de l'autre.

L'homme se voit femme, la femme se voit homme. Chacun se déguise. On fait l'amour avec le partenaire le plus inattendu. On transgresse le sexe, les liens de parenté, et même le genre animal.

Et ceci, à tout âge. De l'enfant au vieillard, se propage dans le temps du sommeil la parole prohibée, avec les images rapportées au corps seul.

Délire à minima qui, dans un second temps, une fois le corps éveillé, amplifié, viendra contester le réel dans la violence des apostrophes et des gestes. Rêves chaotiques où pointe la folie.

Les images sont envahissantes, les mots mis entre parenthèses. S'ébauchent des velléités d'actes ou des passages à l'acte. On se

réveille un peu. On a peur. On déambule. Le corps échappe au désir et devient objet de la pulsion.

L'imaginaire du rêve se joue de la raison et du corps. Il fait croire. Et le corps étendu, inefficace, solitaire, est secoué par les affres de l'angoisse et du désordre des mouvements.

Le rêve est un montage, à distance du réel de nos actes, s'emparant de notre corps pour en faire un fantôme, où l'on distingue mal l'illusion de la vérité. Nous devenons ici spectateurs de scènes où nous croyons être acteurs. Énigmatiques, elles sont investies d'une émotion troublante.

Comment de cette confrontation, où le réel s'efface devant l'imaginaire, en confondant le corps, se glisse l'option vers la raison ou la folie? Vers l'amour ou la haine?

Si le désir remanie la pulsion, le rêve maintient un jeu fantasmatique de replis et de rencontres incohérentes. Comment travaille-t-il donc avec les représentations de l'incertitude du désir? Deux éléments, la castration et la mort, en sont probablement les mobiles essentiels.

Qu'en est-il là du désir de l'homme et de la femme, l'un vis-à-vis de l'autre dans leurs fantasmes et dans le réel?

Le rêve donne une représentation de la façon dont la pulsion manipule le corps; un corps incertain de son désir, incertain de sa sexualité, incertain de son destin autre que celui de la mort. Ainsi s'amorce le délire qui peut envahir la veille et imposer sa loi au réel, à travers l'incohérence du comportement, mais en ayant pour fonction de questionner les conventions et les lois établies.

L'homme s' imagine castré et, de ce fait, tolère ou recherche les preuves de sa castration et la jouissance qui peut en résulter. *Les Belles Endormies* de Kawabata, elles, offrent les restes, avant la mort, des caricatures de l'amour. Mais il n'est pas nécessaire d'attendre ce temps pour une telle indigence.

Quelle contestation du réel le rêve introduit-il donc? Si le rêve est la traduction d'un désir, celui-ci apparaît ambigu, interférant avec la pulsion dans un montage qui vise à une jouissance où la pulsion scopique mène le jeu. Or, cette pulsion, si elle fait de l'autre un objet, fait aussi retour sur son promoteur, lequel est saisi à son tour en position d'objet à partir de l'image. Le sujet

s'estompe, dans l'image reflétée, et devient représentation de la mort. D'où le suicide face au miroir, suite dans le réel de l'auto-agression dans le rêve. « Je rêvais, dit un patient, que je me tirais une balle dans la tête. »

En deçà du réel, le rêve joue aussi des érotisations les plus diverses, à partir des pulsions partielles et corrélativement au morcellement du corps. La pulsion érotique et la pulsion de mort conduisent le bal d'un conflit indéfiniment repris, en fonction du flottement du désir.

Quel est le réel qui semble être le premier mis en question? Probablement celui de la différence sexuelle. Et vers quel horizon le désir de l'homme le porte-t-il? Vers un homme? Vers une femme? Vers une espèce animale différente? Et n'en est-il pas de même pour la femme?

Vers quel secteur du corps? Vers quel rapport à l'autre? Attentif ou haineux?

Ou même, banalement, serait-ce vers un contentement de son propre corps, celui-ci apparaissant seul suffisant et l'autre n'étant alors que le pré-texte ou l'alibi.

« Je rêve, dit un homme, d'une fille nue, solidement musclée, porteuse d'une sorte de pénis sanguinolent. C'est un pénis postiche, adapté à sa personne à la suite d'une castration. Je vois là, dit-il, une femme castratrice parce qu'elle-même a été castrée. »

Une femme rêve « qu'elle a un sexe d'homme entre les mains, qu'elle le pose sur son pubis, et ce sexe ne cesse d'éjaculer ». Sa jouissance semble emprunter celle de l'homme, mais reste mécanique et non satisfaisante.

Telle autre rêve « que son clitoris est pénétré par une aiguille extrêmement pointue, n'imaginant qu'un vagin filiforme ».

Une autre encore rêve « d'un homme qui a un petit pénis qui ne lui donne aucune jouissance. Dans un second temps cet homme procède à une succion du clitoris, ce qui n'est pas davantage satisfaisant ».

« J'ai rêvé, dit une dernière, que j'étais devenue un homme et que je tétai un sein. Je recevais des jets de lait dans la bouche avec un grand plaisir. Puis j'étais de nouveau une femme, mais il y avait confusion entre ma bouche et mon sexe. »

L'imagerie érotique, ainsi, manipule le corps dans un déni de la différence sexuelle et en brise la totalité en le réduisant à des fragments interchangeables.

Le corps de la femme, fantasmé comme image de la castration et récupérant un phallus de théâtre, conditionne-t-il, chez les deux sexes, la quête d'un phallus toujours fuyant et d'un sexe féminin toujours évanescent?

L'homme se propose-t-il pénétrable et la femme pénétrante pour obéir à quelque obscur conditionnement? Qui alors est pénétré? Et qui est pénétrant? En quel lieu se produit la pénétration, et avec quoi? Il y a ambiguïté quant au choix de l'orifice : bouche, vagin ou anus? Le vagin est-il une bouche ou la bouche un vagin? Que faut-il introduire : un pénis, un sein, quel représentant phallique?

Ou l'homme renvoie-t-il un fantasme de mère-enfant nourricière qui irait vers une femme elle-même enfant-mère, la succion du sperme-lait par la bouche déniait ainsi au vagin sa fonction? Ou bien met-il en jeu un pouvoir plus directement agressif et mortifère, dont s'autorise la pulsion anale?

Sans avoir phallique et sans avoir vaginal, il ne s'agit plus que d'être le phallus ou le sein de l'Autre. Alors s'imposent humiliation, mortification, néantisation, face à une super-puissance, dont les modalités religieuses et idéologiques ont été les promotrices, et dont les héritières technologiques assurent la pérennité.

Tel est le discours du fantasme, méconnaissant du réel.

« Je rêvais, dit-elle, que j'étais allongée sur mon ami. Son sexe démesuré, entre nos deux corps, remontait de son pubis vers nos deux têtes, et je crois qu'il se dirigeait vers ma bouche. Puis je faisais l'amour avec un autre. J'étais aussi sur lui et je me retrouvais avec un anneau de chair dans la bouche. » Elle dit aussi avoir rêvé « d'un homme fétichiste, qui, sur un signe, chaque fois qu'une étoile apparaissait, tuait une femme. Dans une autre séquence, je tirais moi-même, avec un pistolet, sur des hommes et des femmes difformes, qui avaient des sexes démesurés ».

Ce sentiment, pour la femme, d'être prise par l'homme comme objet-fétiche, risquant ainsi la mort, renforce-t-il chez elle le désir de castration à l'égard de l'autre?

Jouissance orale, anale, urinaire, scopique : ce sont jouissances

partielles, solitaires, même avec l'autre; jouissances glissant vers le repli et non vers l'ouverture.

Homme jouant à la femme, demandant à être pénétré; femme jouant à l'homme, castrante et pénétrante. Tous deux sont alors exclus de leur totalité et de leur advenir de sujet sexué.

Avec qui se passe le jeu érotique ou la rencontre d'amour? Avec un partenaire de même sexe, ou de sexe différent? De la même génération ou d'une autre? Avec une espèce animale différente?

« Je rêvais que je faisais l'amour avec mon mari. Contrairement à mon habitude, je jouissais. Puis je relevais la tête et je m'apercevais que c'était ma mère. » Ou telle autre rêve « qu'elle est attachée sous un cheval et qu'elle est pénétrée par le sexe de cet animal ».

Quelle confusion y a-t-il aussi entre l'enfant et le sexe? Que représente l'enfant dans l'imaginaire et qui en est porteur? Sous quel apparentement l'enfant est-il perçu? Est-il essentiellement représentant du manque phallique, à travers les subterfuges les plus invraisemblables?

Une femme rêve ainsi « qu'elle a un fœtus dans son vagin, qu'elle sent comme un sexe d'homme ». Et un homme énonce : « Je rêvais d'un bébé qui était ma fille. Elle était allongée, les jambes relevées, je voyais son sexe, sans poils. Puis il se mettait à enfler comme si un accouchement allait se produire. Il en sort un étron, bien moulé, qui ressemble à un phallus, qui lui pousse. Puis s'installe une diarrhée, explosive, comme un volcan en éruption. »

Un autre rêve d'un serpent : « J'ai peur, dit-il, qu'il me rentre dans le cul, et il me rentre dans le cul. J'ai une bonne colique et j'éjecte de la merde avec plein de bébés-serpents. » Une femme rêve, quant à elle, « d'une femme mettant au monde un enfant qui n'était pas un enfant mais un long pénis qui ressemblait à un boudin fécal ».

Telle autre rêve qu'elle « caressait les seins d'une femme. Ils étaient tout ronds, globuleux, sans mamelons, évoquant les fesses d'un homme, très arrondies, très érotiques ». On pourrait imaginer deux cadrages photographiques, des seins et des fesses, où la similitude serait telle qu'elle effacerait toute différence, où les

fesses seraient prises pour des seins et inversement. Le phallus pourrait alors s'engager avec confusion dans l'un ou l'autre de ces défilés. Seins et fesses sont ici interchangeables.

Mais à l'incertitude du statut phallique répond l'incertitude à propos du porteur de l'enfant. Dans le réel, jusqu'à présent, le seul porteur était la femme. On annonce cependant que, pour les décennies à venir, ce rôle pourrait être dévolu à l'homme. Le royaume des fantasmes, lui, avait déjà inventé ce scénario. Ainsi dit un patient : « J'ai rêvé que j'étais un homme enceint, que j'attendais un enfant, et j'avais envie d'aller aux cabinets. J'y allais. Quelque chose sortait. Une selle? Je me dis qu'il ne devait tout de même pas s'agir d'un enfant. Or, c'était bien un enfant, mais d'aspect foetal. Puis on se rendait compte qu'il avait des malformations aux orteils et aux mains. »

Si le lieu de la gestation est souvent digestif, il peut également être ailleurs et même au niveau du pénis. « Je rêvais, dit un homme, d'une blessure au pénis, non sanglante. Dedans il y avait une graine et un insecte, une coccinelle. »

Les rêves d'enfermement dans l'utérus illustrent, pour leur part, l'ambiguïté entre y rester ou en sortir. Un tel rêve « qu'il est un poisson dans un bocal. Utérus de la mère, dit-il, où il tourne en rond ». Il ne semble envisager que d'y demeurer. Telle autre rêve qu'elle est gardienne de prison, et qu'elle est en même temps prisonnière de l'utérus de la mère dont elle veut s'échapper. « J'étais à une table, dit-elle. Je jouais aux cartes avec des prisonniers. J'étais leur gardienne, mais moi aussi j'étais en prison. Je le hurlais. Puis, peu à peu, je sentais mon corps qui était en train de parler. J'essayais de soulever mon bras, mais je n'y parvenais pas. Puis j'ai replié mes jambes, j'ai poussé. Le sol de la caverne où j'étais s'est ouvert et je suis passée. Dans d'autres rêves antérieurs, je ne pouvais pas sortir. Cette fois, une fois passée, c'était calme, je sortais de l'eau. C'était comme une source qui coulait, et je sentais que mon corps était à moi, et j'entendais ma voix qui disait " je ". Je ne veux plus rentrer dans cet utérus. Avant j'avais peur d'en sortir. Il faut que ma mère perde son pouvoir. »

Cependant, la jouissance tend à se maintenir dans un registre auto-érotique dont l'autre ne renvoie qu'une image. Un homme

rêve ainsi « qu'il est nu, avec d'autres hommes, nus aussi. Je joue, dit-il, avec mon sexe. Puis je sens que, sur la gauche, on me regarde. J'arrête de me manipuler. Mais les autres hommes continuent leur masturbation. Ça devient une sorte d'activité sportive, avec éjaculation générale, comme un feu d'artifice ». Le même sexe renvoie alors à soi, à l'image de soi, qui peut être indéfiniment multipliée de l'un à l'autre, dont le prototype est la référence parentale. Ainsi il rêve de « son père dont le corps devenait de plus en plus semblable au sien, et qu'il sodomisait. Puis des hommes inconnus le poursuivaient. Ils l'attachaient à un cadre métallique, et il était lui-même sodomisé. Dans un second temps, bien qu'attaché à ce cadre, il avait le droit de les sodomiser à son tour ».

Les rôles des hommes entre eux, interchangeables, où la femme n'a souvent aucune place, introduisent aussi à ce qui se joue dans la torture où la relation bourreau-victime, réversible, reprend l'indistinction faite à la sexuation. Une femme rêve de « trois hommes allongés côte à côte. J'ai le sexe de celui du milieu dans ma bouche, dit-elle, et celui des deux autres dans chacune de mes mains. Je suis comme crucifiée, mais contente de faire plaisir à celui du milieu ».

Qui a le pouvoir? Un homme seul, celui du milieu, ou l'ensemble du groupe masculin? Ou bien n'est-ce pas la femme qui crucifie, qui castre ces trois hommes, lesquels se prêtent à cette crucifixion? Le pouvoir est interchangeable si la subjectivité sexuée est interdite, et la jouissance est jouissance de la souffrance et de la mort.

Le rêve, s'il est exposant des pulsions et du désir, est en effet aussi gardien des défenses, des prothèses, c'est-à-dire du système policier mis en place pour endiguer les remous. Mais si la police fait défaut, si le fantasme glisse vers le passage à l'acte malgré les protections de la culture, la porte est ouverte à toutes les violences, aux crimes de la civilité, aux carnages des champs de bataille, dans le scandale agrandi par les techniciens qui distribuent la mort comme une abstraction. Ce massacre aseptisé, accompli avec les mains propres des employés de laboratoire, est peut-être encore plus pervers que celui réalisé par les chaudronniers aux mains sales des fours crématoires.

On fait du corps un objet transitionnel jusqu'à la mort. On veut retenir et réduire le corps à un objet fétichisé, représentant du cadavre à venir. On a l'illusion d'y prendre appui car c'est l'insigne du pouvoir. Mais cet objet est la cause de sa ruine. Il est la réduction du corps à un objet manipulable avec lequel il se confond. Cet objet devient alors médaille sur une poitrine à peine vivante ou sur un cadavre à titre posthume, et cela pour une prévalence de l'image et du corps solitaire. Ne restent des guerres que des noms sur des pierres.

N'est-ce pas inscrire la mort au niveau du phallus ou de son tenant-lieu? Le phallus est-il donc le porteur ambigu de cette conjonction de la vie et de la mort? A la fois désir de vie et désir de mort? Successivement, alternativement ou conjointement?

Le rêve donne de multiples représentations de cette duplicité. Il interroge Narcisse dans son sommeil sur le savoir de son inconscient face à la folie qui l'anime. Car Narcisse se permet toutes les confusions. Ne fait-il pas du phallus une instrumentation de souffrance et de mort, au lieu de l'affecter à l'amour et à la vie?

Le sexe se prête en effet à de multiples représentations, aux agencements les plus insolites et aux rectifications les plus fantastiques. Et tel rêve « d'un homme dévêtu au niveau du ventre, du sexe et des cuisses. Quelqu'un va chercher un petit oiseau. On doit lui couper le cou et greffer la tête sur le sexe de l'homme. Je me dis que ce n'est pas une autogreffe. Donc ça ne va pas marcher. On procède aussi du côté de l'homme à une circoncision. Puis je vois un gros plan sur le scrotum. Les bourses apparaissent gonflées. On fait une incision médiane sur le raphé pour introduire un corps blanc, qui ressemble à un œuf, un œuf cuit dur ».

Double opération visant le phallus lui-même et la poche scrotale affectée à des fins de grossesse : incertain de sa paternité, jaloux de sa femme, l'homme a-t-il tenté d'être lui-même porteur d'une grossesse, empruntée à un volatile?

Le rêve maintient un narcissisme ambigu, incapable de parer à la solitude qui fait pleurer. Le corps, seul, ne tient qu'une fausse parole à lui-même : parodie face au réel auquel on prend un plaisir douloureux à renoncer.

N'est-ce pas pourtant folie que de contester le réel le moins

Face à l'ordre des lois

La mort est-elle gagnante ou la vie peut-elle prévaloir ? Les pouvoirs instrumentent des techniques de mort, les pulsions laissées à elles-mêmes mènent à la perversion et l'art confronté au chaos n'évite pas toujours ce destin. Le romantisme allemand annonce le crépuscule, Schumann est livré à la folie, des écrivains comme Kleist, Kawabata et Mishima vont jusqu'à l'effacement d'eux-mêmes... Et pourtant le désir ne s'engouffre pas toujours dans l'impasse. Les mots du corps peuvent faire face à l'écrit des Lois, la peinture et la musique redonnent asile aux couleurs et aux sons, la vie alors se fait radieuse dans l'exigence de son style et l'ouverture sur de nouveaux horizons, en de multiples langues.

Ainsi, entre l'homme et la femme, il y a le désir. Dès lors, ceux-ci iront-ils ensemble ou séparément ? Qu'ont-ils à échanger et à se dire ? Vont-ils vouer leurs jouissances à la mort et à la solitude ou bien aller vers la réjouissance des mots et des corps, dans l'attention à l'autre et la tendresse réinventée ? Enfin, l'enfant est-il ici interdit ou désiré, exclu de la vie ou annoncé comme promesse de l'acte d'amour ? La parole irréductible, toujours renaissante, est nécessaire à l'alliance nouvelle de l'homme, de la femme et du monde. Quand elle éclaire le visage et lui confère intelligence et beauté, quand elle est correspondance de deux désirs dans la différence sexuée, quand elle noue la vérité des corps à celle de l'œuvre d'art, elle s'accorde à la joie et s'ordonne dans la liberté, avec la qualité requise.

Paul Mathis, neuropsychiatre, psychanalyste. A publié, dans un premier temps, avec H. Fischgold, *Obnubilations, comas et stupeurs*. Il n'a cessé, ensuite, de suivre le parcours de Lacan. Il a participé à la formation de l'École Freudienne et a contribué à son fonctionnement jusqu'à sa dissolution en 1981. Il a collaboré à l'ouvrage collectif *Des psychanalystes vous parlent de la mort*, dirigé par Octave Mannoni. Chez Verdiglione, il a fait paraître *Percorsi del Suicidio*, et chez Aubier-Montaigne, dans la collection de René Major, *Le Corps et l'Écrit*.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture :
Henry Moore, *Roi et Reine*, bronze (1952-1953)
© Droits réservés



B 23544.6  1.89
ISBN 2.207.23544.0
139 FF TTC